

• CRÉATEURS & ARTISANS DE LA MODE

Confrontées à une pénurie de main-d'œuvre dans l'artisanat, les maisons de luxe créent leurs « écoles »

Maroquinerie, horlogerie, tissu... Pour répondre aux commandes en hausse et aux difficultés de recrutement, des entreprises du luxe, comme Hermès ou LVMH, ont créé leur programme de formation.

Par Tiphaine Thuillier (Ftilieu (Isère), envoyée spéciale)

Publié le 22 juin 2022 à 07h00 - Mis à jour le 22 juin 2022 à 16h57 • Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



Caroline Fraissinet est en CAP de sellier-maroquinier à l'Ecole Hermès des savoir-faire. Les Abrets-en-Dauphiné, le 24 mai 2022. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE

« C'est quelle entreprise, ici ? », demande le chauffeur de taxi après avoir roulé sur les routes de la campagne iséroise. Son trajet s'arrêtera au pied d'un portail automatique et sa question restera sans réponse. Hermès n'a guère envie de crier sur tous les toits que le bâtiment niché dans un écrin de verdure à la sortie du village de Ftilieu héberge l'un de ses dix-neuf ateliers de maroquinerie et son premier centre de formation. Depuis septembre 2021, le site accueille une promotion de 35 apprentis sélectionnés pour se former au métier de sellier-maroquinier et décrocher un CAP. En février dernier, 35 autres recrues ont débuté leur apprentissage de dix-huit mois dans cette ancienne usine de tissage.

A l'intérieur, Lana Coomans, 21 ans, s'affaire à sa table. Entre ses doigts, des pièces de cuir qui composeront un sac Kelly, l'un des modèles phares de la maison, qui ne s'achète pas à moins de 7 000 euros – il peut coûter deux à trois fois plus. Déjà titulaire d'un CAP en maroquinerie et d'un BTS Métiers de la mode et de la chaussure, elle a frappé à la porte d'Hermès. « J'ai été attirée par la qualité et l'histoire de ce groupe, confie-t-elle. Je voulais travailler au maximum à la main, sans utiliser de

machines. » Elle a bien choisi : ici, la plupart des tâches s'effectuent manuellement, à commencer par le point sellier, qui caractérise tous les sacs de la marque.

Lire aussi | [La loi « avenir professionnel » a multiplié les centres de formation d'apprentis dans les entreprises](#)

La loi « avenir professionnel » de septembre 2018 a permis aux entreprises privées d'ouvrir leur propre centre de formation des apprentis (CFA). Hermès a donc sauté sur l'occasion et fondé l'École Hermès des savoir-faire en septembre dernier. « *Pour nous, c'était une évidence*, explique Vincent Vaillant, directeur des ressources humaines Hermès maroquinerie-sellerie. *Ce dispositif nous permet de valoriser notre formation maison, de transmettre notre savoir-faire et de délivrer un diplôme reconnu par l'Éducation nationale.* »

Un engagement que la marque à la calèche poursuit également par nécessité. La courbe des commandes de sacs étant inversement proportionnelle à celle du nombre d'artisans opérationnels, il a fallu réagir pour que les lignes de production continuent à tourner. « *Nous formons pour répondre aux besoins de croissance de nos ateliers* », admet Vincent Vaillant.

Les étudiants apprennent les gestes précis nécessaires pour assurer la production de la marque. Les Abrets-en-Dauphiné, le 24 mai 2022. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE

Hermès n'est pas un cas isolé. Toutes les entreprises de luxe font face à une pénurie de main-d'œuvre. Maroquinières, modélistes dans la couture, polisseurs en joaillerie : pour continuer de répondre à la demande de la clientèle, le secteur a besoin de mains expertes. Dans ses bureaux du 8^e arrondissement de Paris, Bénédicte Epinay, la déléguée générale du Comité Colbert, sorte de lobby du luxe qui rassemble 90 entreprises françaises, fait quelques calculs rapides : 20 000 postes d'artisan seraient vacants. « *Le phénomène est ancien mais devient criant depuis un an et demi, avec la très forte reprise post-pandémie et l'envolée des ventes en Chine et aux États-Unis* », explique-t-elle.

Malgré les crises géopolitiques – fermeture de magasins en Russie et confinement strict en Chine pour endiguer le Covid – et les soubresauts économiques – hausse des taux d'intérêt –, le secteur du luxe affiche une santé insolente. La clientèle fortunée n'a pas modéré ses envies de sacs, bijoux ou vêtements griffés.

Un cursus sur mesure

Or les artisans qui détiennent les savoir-faire vont bientôt prendre leur retraite. Il faut donc attirer les plus jeunes et les former à ces métiers manuels trop peu connus. Chez LVMH, le problème est identifié depuis plusieurs années. « *Nous nous sommes rendu compte qu'il y avait une trentaine de métiers pour lesquels on avait des besoins non pourvus, soit parce que le nombre de candidats n'était pas suffisant, soit parce que le niveau d'expertise demandé était tel qu'on n'arrivait pas à trouver la perle rare* », explique Alexandre Boquel, directeur des Métiers d'excellence au sein de l'institut du même nom (IME), sorte de campus des futurs talents de la marque.

Des élèves du CAP avec leur formatrice, Débora Guedes (à droite). Les Abrets-en-Dauphiné, le 24 mai 2022. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE

La création d'un CFA n'est pas à l'ordre du jour car le groupe a opté pour un système différent : des partenariats avec des écoles privées et une formation en alternance dans ses ateliers. Qu'importe le modèle choisi, l'objectif reste le même pour tous les groupes : se créer un cursus sur mesure. « *Ils forment des gens prêts à l'emploi et capables de maîtriser en peu de temps les gestes précis de leur production* », résume Brigitte Flamand, inspectrice générale design et métiers d'art au sein du ministère de l'éducation nationale, qui regrette que ces entreprises s'investissent peu dans l'enseignement public, lui préférant le privé.

Lire aussi | [En France, l'artisanat reprend la main](#)

Lucie Gimitelli, 20 ans, fait partie de la promo actuelle de l'Institut des métiers d'excellence. Elle partage ses semaines entre ses cours à l'Institut français de la mode (IFM) et son poste à l'atelier tailleur prêt-à-porter de Dior, à deux pas de l'avenue Montaigne. Après son bac S, elle a suivi une prépa à l'École nationale des chartes, avec pour projet de « *[s]e cultiver* ». « *J'ai toujours aimé la mode, mais comme j'étais bonne élève, mes profs et mon entourage me poussaient à faire des études plus longues. Quand j'ai annoncé que j'allais faire un CAP, mes proches étaient surpris* », raconte-t-elle. Lorsqu'elle a ajouté que son alternance se déroulerait au sein de LVMH, Lucie a cru déceler une forme de soulagement dans le regard de ses parents.

Un contrat à la clé

Les perspectives d'emploi ont effectivement de quoi tranquilliser papa et maman. Les trois quarts des 1 400 alternants déjà formés par l'IME ont signé un CDD ou un CDI chez LVMH. Même chose chez Hermès : « *Le parcours et la formation sont exigeants, mais l'embauche est à la clé* », assure Vincent

Vaillant. Décrocher un contrat à durée indéterminée au sein de l'atelier de couture flou de Dior serait « *un rêve* » pour Marie Bigot, 20 ans tout juste. La jeune fille originaire de Normandie voyait le luxe comme un univers « *inaccessible* ». Il constitue désormais son cadre de travail quotidien. Dans ce lieu mythique, elle a l'impression d'apprendre à faire des « *finitions parfaites* ».

Lire aussi | [Les formations en artisanat, porte de sortie pour d'anciens « premiers de la classe »](#)

Outre la possibilité de travailler au cœur du luxe à la française, les employeurs mettent aussi en avant quelques avantages matériels. « *Nous sommes très attentifs au niveau de rémunération*, commente Alexandre Boquel. *Les dispositifs de participation et d'intéressement viennent compléter ces packages.* » Les salaires restent toutefois confidentiels. Même chose pour la rémunération perçue par les alternants et les apprentis : les maisons se refusent à divulguer le moindre chiffre. Il n'y a guère de doute que les montants n'ont rien de commun avec le tarif des produits fabriqués.

Kevin Baumgarten, 23 ans, est intéressé par la possibilité de rester travailler dans sa région. Les Abrets-en-Dauphiné, le 24 mai 2022. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE

« *Je n'ai pas l'impression de travailler sur un produit de luxe*, relativise Hanna Chavan, 30 ans. *Je manipule des pièces de cuir et je ne tiens le sac que quelques minutes entre mes mains.* » L'ancienne prothésiste ongulaire ne connaissait Hermès que « *de nom et sur Instagram* ». Elle voulait surtout apprendre à manier le cuir et décrocher un emploi dans sa région. Si tout va bien, elle rejoindra bientôt la maroquinerie de Belley (Ain), située à quelques mètres de chez elle.

Kevin Baumgarten, 23 ans, est aussi un enfant du coin. Il a longtemps hésité à postuler chez Hermès par peur de se retrouver dans un milieu trop perfectionniste. Le conseiller d'une mission locale a fini par le convaincre de tenter le coup auprès de cet employeur prestigieux et en pleine croissance. « *Je ne regrette pas, car c'est une chance de pouvoir faire un travail qui me plaît dans le secteur du luxe sans avoir à quitter ma région ni à vivre dans une grande ville* », souligne le jeune homme. Le tout, à l'abri des regards indiscrets.

Tiphaine Thuillier (Fitilieu (Isère), envoyée spéciale)